Pour la vérité

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **23 (1920-1921)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Werfel, der um Liebe Ringende, der sich selber ins Herz schaute, hat dies erkannt und erschüttert ausgerufen:

. . . . Deinen Gerichtstag fürchte ich nicht,
. . . . Dich nicht, mein Richter,
mich fürchte ich, ich fürchte mich, Mich.
Meine lahme Seele fürchte ich, mein stummes Herz,
den unverzweifelten Blick, den Leichtsinn, das
So und So, das leere Achselzucken!

Das ist's! Nicht die Verhältnisse, nicht die Veranlagung versperren dem Menschen den Zugang zu seinen Gefühlen. Was zwischen ihm und seinen Gefühlen steht, das sind seine hässlichen Gedanken, sein Hochmut, seine selbstsüchtigen Wünsche nach Ungebundenheit, die faule Gleichgültigkeit, mit der er Gefühlsimpulse erdrosselt, all das Spielige, Unzuverlässige, das Boshafte, Kleinliche, Entwertende, das jedes gute Gefühl im Keim erstickt.

Diese Kloake der untermenschlichen Regungen, diese Seelenhölle in sich zu erkennen, und als Grund seiner inneren Öde zu begreifen, das ist die schmerzensvolle Einsicht, zu der der Gefühllose sich durchzuringen hat, und ihm dabei zu helfen ist freilich eine dornenvolle Aufgabe.

ZÜRICH HERBERT und IRMA OCZERET

□□□

POUR LA VÉRITÉ

Un séjour de quelques semaines en pays étrangers m'a forcé de renoncer pour deux ou trois numéros à la rubrique „Pour la vérité". Je la reprends aujourd'hui et, pour cette fois, sous une forme un peu nouvelle.

Un des plus gros obstacles à la reprise des relations normales entre la France et l'Allemagne, c'est l'attitude haineuse, revancharde des vaincus. Elle est déplorable; j'y reviendrai prochainement, et longuement, à propos de mon récent séjour à Paris et de l'excellente impression que j'en rapporte. Aujourd'hui je dirai simplement que cette attitude haineuse des Allemands, et en particulier de certaine jeunesse universitaire, peut fort bien n'être que passagère, si on s'applique à la combattre par les *bons* moyens. J'ajoute encore qu'elle est explicable; elle répond à la psychologie de tous les vaincus de tous les temps.

Voici quelques textes qui le prouvent. Je tire le premier d'un ouvrage peu connu d'Eugène Rambert qui fut, de 1860 à 1881, professeur de littérature française à l'Ecole Polytechnique de Zurich. Dans son *Journal d'un neutre,* écrit au cours de la guerre de 1870—71, il se range nettement du côté de la France, il prédit avec une sagacité admirable l'impérialisme et la mégalomanie de l'Allemagne victorieuse, mais il écrit aussi, le 25 mars 1871, les lignes suivantes sur l'état d'esprit des vaincus:

„Un Suisse, arrivant de Paris, disait aujourd'hui que la surexcitation des esprits dépasse tout ce qu'on peut se figurer à distance. Il affirme n'avoir rencontré personne, ni dans la rue, ni dans les cafés, ni même dans les salons avec qui il fût possible de causer raisonnablement dix minutes. Leur montre ne marque pas l'heure, disait-il, et ils croient encore à leur montre. Il n'est pas d'illusions qu'ils ne se fassent sur les hommes et sur les choses. Ils n'ont plus la mesure du réel; ils vivent dans l'impossible. Ils voient grand ce qui est petit, petit ce qui est grand, et ne s'accordent en rien, sinon qu'ils divaguent également. Surtout, il faut les entendre expliquer leur défaite. L'idée qu'ils ont été tout simplement battus est la dernière qui leur vienne à l'esprit. Il y a du mystère dans ce qui s'est passé. La France ne peut pas avoir été battue par l'Allemagne; aussi ne l'a-t-elle pas été. C'est Lebœuf qui n'était pas prêt, c'est Napoléon qui a entravé le mouvement des armées, c'est Bazaine qui a trahi, c'est la province qui est restée sur son fumier, c'est le tiers, c'est le quart, c'est le froid, c'est le chaud, c'est le bon Dieu, c'est le diable, c'est tout ce qu'on veut, mais ce n'est pas la France qui a été vaincue."[1])

* * *

Quelques passages tirés des lettres de Flaubert[2]) vont confirmer et compléter ce qui précède. Il y est question tour à tour de la guerre et de la Commune (le Spartacus de 1918—19).

11 juin 1871: „Je suis *accablé* moins par les ruines de Paris que par la gigantesque bêtise de ses habitants. C'est à désespérer de l'espèce humaine. A part notre ami d'Osmoy et Maury (le directeur des Archives), j'ai trouvé tout le monde fou, fou à lier" (IV. 68)

du même jour: „L'odeur des cadavres me dégoûte moins que les miasmes d'égoïsme s'exhalant par toutes les bouches. La vue des ruines n'est rien auprès de l'immense bêtise parisienne. A de très rares exceptions près, tout le monde m'a paru bon à lier. — Une moitié de la population a envie d'étrangler l'autre, qui lui porte le même intérêt. Cela se lit clairement dans les yeux des passants" (IV. 67).

Ce qui a frappé Flaubert, c'est que, dans une première phase, on a surtout détesté les Communards, en oubliant les Prussiens qu'on arrivait même à admirer; dans une seconde phase, l'ordre étant rétabli, la haine contre le vainqueur a repris le dessus. Exactement ce qui vient de se passer en Allemagne.

24 (?) avril 1871: „Pour moi, je ne suis pas comme les bourgeois; je trouve que, après l'invasion, il n'y a plus de malheurs. La guerre de Prusse m'a fait l'effet d'un grand bouleversement de la nature, d'un de ces cataclysmes comme il en arrive tous les six mille ans[3]); tandis que l'insurrection de Paris est, à mes yeux, une chose très claire et presque toute simple. — Quels rétrogrades! quels sauvages! comme ils ressemblent aux gens de

---

[1]) Je tire cette citation de l'excellent ouvrage de Virgile Rossel: *Eugène Rambert, sa vie, son temps et son œuvre.* Lausanne, Payot 1917.

[2]) Je cite après l'édition Conard. Les dates précises de ces lettres me sont fournies par une thèse encore manuscrite d'un de mes élèves, M. Nesselstrauss.

[3]) Qu'eût-il dit du cataclysme de 1914? — En 1870 sa maison de Croisset fut occupée par les Allemands, et il écrit à George Sand, fin avril 1871: „En somme, ils n'ont pas fait de mal." (IV. 59.)

la Ligue et aux maillotins! Pauvre France, qui ne se dégagera du jamais moyen âge! qui se traîne encore sur l'idée gothique de la commune qui n'est autre que le municipe romain! — Et la petite réaction que nous allons avoir après cela? Comme les bons ecclésiastiques vont refleurir!" (IV. 57.)

11 juin 1871: „Et les Prussiens n'existent plus! On les excuse et on les admire. Les ‚gens raisonnables' veulent se faire naturaliser allemands. Je vous assure que c'est à désespérer de l'espèce humaine" (IV. 67).

Fin juin 1871: „Il y a quinze jours j'ai passé une semaine à Paris et j'y ai ‚visité les ruines', mais les ruines ne sont rien auprès de la fantastique bêtise des Parisiens. Elle est si inconcevable qu'on est tenté d'admirer la Commune. Non, la démence, la stupidité, *le gâtisme,* l'abjection mentale du peuple ‚le plus spirituel de l'univers' dépasse tous les rêves. — Ce qui m'a le plus épaté, en ma qualité de rural, c'est que, pour les bons Parisiens, la Prusse n'existe pas. Ils excusent messieurs les Prussiens, admirent les Prussiens, veulent devenir Prussiens. On a beau leur dire: ‚Mais nous autres provinciaux, nous avons subi tout cela. Ce qui vous révolte tant est une suite de l'invasion et une imitation de la guerre allemande: mort des ôtages, vols et incendies; voilà huit mois que nous en jouissions.' Non, ça n'y fait rien. Rochefort est plus important que Bismarck, et la perte du Palais de la Légion d'honneur plus considérable que celle de deux provinces'" (IV. 71.)

25 juillet 1871: „Je trouve Paris un peu moins affolé qu'au mois de juin, à la surface du moins. On commence à haïr la Prusse d'une façon naturelle.... On ne fait plus de phrases à la louange de ses civilisations. Quant à la Commune, on s'attend à la voir renaître plus tard, et les ‚gens d'ordre' ne font absolument rien pour en empêcher le retour. A des maux nouveaux on applique de vieux remèdes, qui n'ont jamais guéri (ou prévenu) le moindre mal" (IV. 73).

Sur la réaction en faveur de l'empereur déchu, Flaubert écrit:

4(?) octobre 1871: „J'apprends aujourd'hui que la masse des Parisiens regrette Badinguet. Un plébiscite se prononcerait pour lui, je n'en doute pas, tant le suffrage universel est une belle chose" (IV. 88).

19(?) février 1872: „A propos de César, je ne puis croire, quoi qu'on dise, à son retour prochain. Malgré mon pessimisme, nous n'en sommes pas là. Cependant, si on consultait le dieu appelé suffrage universel, qui sait?... Oh! nous sommes bien bas, bien bas!" (IV. 105).

Fin septembre 1873: Dans quatre mois jouirons-nous d'Henry V? Je ne le crois pas (bien que ce soit tellement idiot que cela se pourrait); la fusion [des légitimistes et des orléanistes] m'a l'air coulée et nous resterons en république par la force des choses. Est-ce assez grotesque! Une forme de gouvernement, dont on ne veut pas, dont le nom même est presque défendu et qui subsiste malgré tout. Nous avons un président de la République, mais des gens s'indignent si on leur dit que nous sommes en république..." (IV. 156).

Ce ne sont là que quelques passages des lettres de Flaubert; on pourrait en citer bien d'autres encore. Comme témoin, il confirme presque violemment ce que nous savons par d'autres sources, ... et ce que nous oublions trop vite; dans ses jugements et pronostics, il est, comme toujours, excessif et pessimiste. L'évolution française des années suivantes lui a donné tort. Flaubert rêvait une aristocratie intellectuelle; il n'avait pas confiance en la démocratie; il n'avait pour elle que mépris et haine; ce fut la source de ses plus grandes erreurs, même en littérature (voir *Bouvard et Pécuchet!*).

Aux optimistes on reproche souvent la naïveté en disant: „On croit ce qu'on espère". C'est juste; mais n'est-il pas tout aussi juste de dire aux pessimistes: „Vous ne croyez pas à ce que vous n'aimez pas"? — Encore une fois: c'est avec la patience et la confiance que nous rebâtirons l'Europe, sur la vérité.

□□□

NEUE BÜCHER

VOM SEELISCHEN GLEICHGEWICHT UND SEINEN STÖRUNGEN. Von Dr. med. Walter Gut. Zürich 1921, Orell Füßli.

In diesem Buche spricht der Arzt, dem die schönste und wohl auch schwierigste Aufgabe zugefallen ist: die Seele des Mitmenschen aus der Gefangenschaft qualvoller Selbsttäuschung zu befreien. Und zwar erspart er dem Leser mit Recht den schauerlichen Anblick Geisteskranker im eigentlichen Sinn des Wortes; er hebt aus der ungeheuren Fülle jener Spannungen und Schwankungen der seelischen Gesundheit, denen auch der „normale" Mensch so gut wie manchen Störungen seines körperlichen Wohlbefindens ausgesetzt ist, eine Reihe typischer Erscheinungen hervor, sucht in missverstandenen oder verbildeten urtümlichen Triebkräften des Seelenlebens ihre Quelle und findet im Leben und in der Literatur glaubwürdige Zeugen für die Wahrheit seines Fundamentalsatzes: „Das Geheimnis, vor Störungen seelischen Gleichgewichts bewahrt zu bleiben, ist dies, jede Lebensepoche in ihren Schönheiten und Aufgaben ganz zu erfassen und resolut zu durchleben."

Zu seinem Trost erfährt der Leidende, dass keinem Menschen, auch dem Gesundesten nicht, die Lösung dieses scheinbar einfachen Problems immer gleich gut gelingt; denn jeder Mensch hat seine guten und seine schlechten Tage, und weder auf körperlichem noch auf seelischem Gebiet trennt ein Schlagbaum die beiden Welten Gesund und Krank. Jede Störung des seelischen Gleichgewichts, führt Dr. Gut überzeugend aus, kommt durch das Zusammenwirken zweier Mächte zustande: des Reizes, der die Seele von außenher trifft, und der Bereitschaft der Seele, so oder so darauf zu antworten.

Die fünf Kapitel des Buches wenden diese Betrachtungsweise mit vorbildlicher Klarheit der äußern und innern Gliederung der reichen Stoffmasse auf seelische Erschütterungen verschiedener Art an: die beiden ersten behandeln die psychischen Rückwirkungen angeborener oder erworbener körperlicher Defekte oder seelischer Eigenarten, das dritte schildert und erklärt die typischen Entwicklungsstörungen der normal veranlagten Seele; das vierte erfasst die Nöte der Seele aus dem Zusammenhang mit den Kämpfen, Leiden und Sehnsüchten der Zeit, und das letzte beweist die Möglichkeit einer einfachen Diätetik der Seele, die den Anspruch auf das Eigendasein mit der Pflicht der Einordnung in die Gemeinschaft, das Recht auf die Entfaltung der Gefühle mit der Notwendigkeit der Selbstzucht, die Freude an der Wirklichkeit mit der Ehrfurcht vor dem Unbegreiflichen versöhnt.

Eine glänzende Darstellungsgabe, unterstützt durch eine außergewöhnliche literarische Bildung, meistert auf 160 Seiten eine erstaunliche Menge wertvollster Erkenntnisse. Klar treten die unser geistiges Leben entschei-